

Bernard Chambaz

Il y a deux ans two years ago due anni fa

Il n'y a rien à dire. Il n'y a rien à redire. Il n'y a rien à ajouter. C'est comme nous l'avions imaginé. Obscurément et secrètement envisagé dès le premier instant. Toujours la même peine, inatténuée. Le sentiment (la certitude) d'être fendu. La sensation (la même certitude) d'être perpétuellement déchiré. Et pourtant.

J'ai écrit ces poèmes depuis deux ans. Les donner à lire aujourd'hui, ici, c'est un signe pauvre et double, ou infini comme sont les correspondances et votre latitude.

CINQ JOURS D'AOÛT

Cinq heures le matin
Enjambait la route
Que nous avons suivie depuis le milieu des années soixante-
Dix
Dévalant comme en parapente
Vers la lisière de la mer et Thessalonique
L'autre moitié du monde, à droite, encore obscure
Et endormie

★

Vestiges
Aux dernières minutes de la septième heure
Saqqarah apparaît à proximité
La touffe des papyrus et les pyramides
D'ocres dans l'imperfection des degrés
Ici les traces d'un temple
Où tu disparaissais
Entre deux colonnes et les collines de sable désert

La nuit noire
Au point qu'on ne voit rien du ravin inouï
Longé par la range-rover
Jusqu'au Nemrut
Un cône de cailloux bleus comme
L'intuition du ciel &
Ton chandail quand avant le soleil tu t'allonges
Sous le visage ovale et bienveillant d'Antioche

★

M'zab
Anagramme inachevée une lettre par fils
L'arbre aux étoiles, le soir
Scintille comme la mosquée &
Les vieux autocars au pare-brise décoré petits croissants
Verts rehaussés par un miraculeux système de clignotants
L'infini penche
Versant bonheur

★

Le temps se dilate
Et tangué
Comme le raffiot du retour à Brindes ou Trapani
L'odeur des épices et le goût du café
Quand un nuage rose-rose recouvre la cheminée
Dont l'ombre descend par bouffées sur le pont
Où nous rêvons
A même le bois

DOUZE POÈMES D'AMOUR

Feuillage vert puis vert
Légèrement plus clair grâce aux tourbillons
D'un vent qui annonce la tempête
Comme dans les peintures cisalpines où nous avons appris
A aimer
La nuit le jour
Entrouvrir les persiennes, se pencher
Sur le sexe des anges
Une fiat 850 rouge s'envole vers le même été
Hier mon trouble quand tu détournes la tête
Le plus grand trouble encore
De te savoir après vingt-cinq ans aussi belle, obscure

★

4 juin, ai-je vieilli ?
Il me faudrait un désert pour le nier
L'insouciance et l'ardeur des enfants
Déjà grands
Fixer le mât d'une tente à l'aplomb de l'étoile du berger
Une étendue d'alfa
Un erg un reg il suffit de retourner aux écritures
Oui, un désert un monde
Étincelant comme la mer que nous traversons pour la trentième fois cette nuit, voyez, si je veux je sais compter
Il est minuit cinq
Et j'aimerais, j'aimerai tant t'embrasser

Le passage voilà le mystère, d'un jour
A un autre jour
Ce chemin creux sous un ciel de plain-pied
Les astres cloués aux angles du plafond
Par la fenêtre je vois tomber une série de nuages
Des confettis de pluie
Tu te dévêts, la robe le linge
Geste des bras, levés, qui pas un soir ne m'a ému
Et te regardant de face
Grandie par la lampe ramenée des confins de l'Ombrie
Me viennent ces mots désuets mais vifs
L'épée et le fourreau

★

Pourquoi l'arbre ressemble-t-il à un navire
A aubes? les quinze nœuds
Qui agitent cette nuit
Brève comme l'ouvrage anglais que tu lis
Et claire à cause de la lune &
Des reflets tango d'une enseigne invisible
De l'azalée arrimée sur le rebord du patio
Dans l'angle opposé du miroir
Rose mais d'un vieux rose
Infini comme l'azur obtus
Qui nous attend après que sous le drap
Nous aurons fini de parler

La chambre
Bâtie au-dessus du jardin
Étrave (étable) orientée nord-nord-est
Le jour se fend
D'un autre jour
Quand je touche aux images du paradis
Et tu franchis deux crépuscules
Incertaine et nue
Comme l'océan dans ton livre ou l'œil
Des dieux éblouissants auxquels je crois
Grâce à l'imperfection
Des mots dont nous usons sans relâche

★

Tu fais la moue
Mot d'origine obscure, vieux-français
Lèvres qui retiennent le dit d'amour
Du latin le plus simple (amo) mais je m'y perds
Boudé, meurtri
L'amertume a le regard noir, morose
De l'horizon qu'un malentendu vient boucher
Pour la reconquête
Mes armes sont la peinture
Et les étendards griffonnés d'une paix blanche
Le territoire immense et le butin
Le lit

Rien n'effacera le hasard
Dans le choix et l'emboitement des mots
L'ondée du vers
Comme la neige qui chut hier
Et lentement recouvrit les mers scintillantes du XIX^e
L'imprévu nous gouverne
Quand bien même nous tentons de composer
Avec les données d'un penchant perpétuel
Une averse l'hortensia tes seins la cage mozarabe
Sans les oiseaux
Ni les illusions
Que ta main droite a laissé s'envoler

★

Amours, féminin pluriel
Pour les journées de 24 heures le jour la nuit
Passées ensemble sous toutes les latitudes
Les degrés affolants
De ton méridien
Le nez le cou les seins le nombril
Ce triangle de ciel
Sans la moindre lassitude depuis 24 ans ce mois-ci
La radio alternait un air de blues
Et la huitième symphonie
Dans le jardin je courais en haut du grand cerisier noir
Y cueillir les boucles d'oreilles que tu arbores ce soir

Pourquoi tant d'énigme
Au cœur d'un tel sentiment d'évidence
Nuage miniature
Qui vient combler une attente
Indéfinie
Trois gouttes de rosée posées sur tes cheveux
Châtains d'un roux ardent comme nos effusions
Ton petit acajou idéal
Tous mes vaisseaux gonflés par un afflux de sang
Vermeil
Les derniers sons balbutiés
Juste avant le sommeil

★

Résumons nous :
Je suis enamouré
Le ciel se propage de feuille
En feuille
Comme dans les annonces
Et sur la rive du fleuve où nous regardons les péniches
Emplies de vieux charbon passer au chevet de Notre-Dame
Puis chavire à coup sûr quand
Tu m'attires
Dans les cinq mètres carrés de la cabine
Où convoler
En vertu d'une science infuse et légère

Minuit où tu t'endors trop vite
T'en vas
Lointains majestueux dont je me sens exclu
Nié
A l'abandon dans cet infime espace
A peine agrandi par les reflets du réverbère sur la commode
Sur le cendrier cuivré sur les flacons sur les deux réveils
Qui avancent
Du même pas
Par l'angoisse inhabituelle
Par des rêves affolants
Mon poulx un astre noir la toison d'or

★

L'asymétrie du ciel et nos visages qui se font face
Oui-dire le peu de paroles qui suffisent pour vivre
La paix très simple
A l'abri des menaces
Quand un courant d'air ouvre en grand la fenêtre
La brise annonce une perturbation
Quelques verbes murmurés dans l'évanouissement
D'un soleil devenu rose par la grâce des rideaux
Nos deux corps pleins de vide
A en croire les physiciens
Et l'inespéré

ÉLÉMENTS DU VOYAGE

Je nous revois
Nous cinq
Parmi les fleurs blanches et fragiles
Asphodèles poussées au hasard
Sur le dôme d'un tumulus
Rond comme le ciel bleu au-dessus de Cerveteri
Et les filaments d'un cirrus
Éminemment visible depuis le bas de l'escalier

★

Un jour nous étions partis vers Assise
Sous un ciel de diptyque
Les nuages d'une sérénité sans égale
(ceci, je le pressentais seulement)
Avant d'atterrir
Devant l'église
Où Martin a voulu me photographier donnant la main
A un portrait géant de Dante en bois contreplaqué

C'était Pâques 1989
(il y a quatre ans)
Le très bon temps de l'octave et de la Trinité
On riait
Même quand il pleuvait
Et il pleuvait souvent
Au fond du jardin où nous aimions nous retirer
Pour jouer, jouer aux figurines et au ballon

★

Nous habitons les 2 maisons de 2 frères
A Vigne di Narni
Trois cents mètres après le café glacier bar
Un arbre en fleur (grappes
rouges où la route fait un coude)
Les vignes comme descendant du ciel dans la brume
Le soir
Quand nous remontions du pont romain où Corot
Décochait les cinq lettres vermillon de son nom

Pourquoi toujours la même image
Me revient
Les 3 enfants
Plongeant à la même seconde
Depuis un tronc d'arbre
Oblique (il s'incline à 30 degrés, à l'autre bout on voit
un trapèze de ciel très bleu)
Au-dessus d'un bassin d'eau douce
Baptisé le Paradis
Puisqu'à son bord viennent mourir les dunes du Grand Erg
Occidental

★

Et pourquoi toujours la même image
(une autre
plusieurs s'imposent qui ont la même souche)
Le paradis ressemble à ce chemin doré
Où nous cinq montons
Jusqu'à un léger col
Avant de redescendre au milieu des granits
Vers la mer qui bat contre
Un bosquet de tamarins
Comme un cœur qui jamais ne s'arrêterait

Quel était donc
Le détail de la passion
Qui vous poussait à fouiller la terre
Vieillie autour de la Grande Bleue
A reconstituer en esprit
Les frises d'un temple ou l'aile d'un oiseau verni
Quel mystère
Pouviez-vous bien percevoir dans le plein soleil
De midi au-dessus de nos têtes
L'intuition du chaos
Dans le sentiment d'un bonheur pourtant tangible

★

C'était
Le temps béni
On pouvait croire encore
A l'espérance
Vieillir au futur antérieur sereinement
Journées qui n'en finissaient pas
Le temps presque immobile
La route l'air chaud les puits l'eau fraîche
Bue à même un pneu de caoutchouc Goodyear
Les maisons rouges
A Timimoun vos souvenirs
Éblouis au couchant le jour de Timimoun